

Gens de l'île, gens du fleuve : Hochelaga en Laurentie iroquoise au XVI^e siècle, Roland Viau. Boréal, Montréal, 346 pages, 2021

Christian Gates St-Pierre

Volume 51, numéro 1, 2021–2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1092147ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1092147ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

2564-4947 (imprimé)

2564-4955 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gates St-Pierre, C. (2021). Compte rendu de [*Gens de l'île, gens du fleuve : Hochelaga en Laurentie iroquoise au XVI^e siècle*, Roland Viau. Boréal, Montréal, 346 pages, 2021]. *Revue d'études autochtones*, 51(1), 134–137. <https://doi.org/10.7202/1092147ar>

© Christian Gates St-Pierre, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

qui perdure encore à ce jour et qui fait partie de « l'histoire du colonialisme et du racisme qui continue à façonner les relations de l'appareil d'État canadien avec le peuple autochtone » (p. 95). En fin de compte, nous l'aurons compris, le colonialisme médical est une « culture ou une idéologie enracinée dans un racisme anti-autochtone systémique et faisant appel à des pratiques et à des politiques médicales pour établir, maintenir ou faire avancer un projet colonial génocidaire » (p. 207). L'auteur s'appuie sur l'article 2 de la Convention de l'ONU sur le génocide de 1948, qui définit un génocide comme étant la destruction intentionnelle d'un groupe donné par des moyens tels que le meurtre, des atteintes graves à l'intégrité physique ou mentale, la restriction des naissances ou le transfert forcé des enfants à un autre groupe. La lecture de ces événements macabres qui se succèdent chapitre après chapitre et sont révélateurs de leur caractère intentionnel fait froid dans le dos.

Enfin, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage comprend trois chapitres. Cette partie, un peu plus éclatée, revient sur l'histoire et sur la colonisation et reprend divers éléments des chapitres précédents. Shaheen-Hussain y aborde de front le problème qui veut que, dans une société où le capitalisme prime, le coût des soins de santé se fait au détriment des plus pauvres et des plus marginalisés. Ainsi, l'auteur révèle le paradoxe malsain qui a voulu que, durant la campagne « Tiens ma main » (2018), le gouvernement a octroyé une augmentation substantielle aux médecins, alors qu'il disait ne pas trouver de fonds pour assurer un accompagnement des enfants lors des évacuations. Dans la même veine, tandis que les enfants du nord du Québec payaient de façon disproportionnée le prix de cette politique, le gouvernement profitait des milliards de dollars générés par les barrages hydroélectriques installés sur leur territoire. Dans cette partie, tout comme dans la conclusion, l'auteur nous fait part de ses observations et des

pistes de solutions possibles pour décoloniser les soins de santé et améliorer la situation. Les solutions, ce sont celles qui sont déjà connues et recommandées depuis des années par les communautés autochtones, par exemple dans le *Rapport de la Commission royale pour les peuples autochtones* (1996) ou ceux de la Commission vérité et réconciliation (2015) ou de la Commission Viens (2019), ou encore par *l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues ou assassinées* (2019). L'enjeu est désormais de les mettre en œuvre.

L'ouvrage de Shaheen-Hussain, qu'il faut se procurer d'urgence, est très bien documenté et nous instruit beaucoup sur le passé colonial et raciste du Canada. Des cartes, des photographies, des témoignages, mais surtout des documents essentiels qui ne sont pas toujours faciles à trouver (comme le laisse entendre l'auteur) et qui nous permettent de mieux nous représenter comment les communautés autochtones ont été affectées par des systèmes génocidaires. Et signalons que les droits d'auteur de l'ouvrage sont versés à des organismes autochtones qui contribuent à la santé et au bien-être des enfants et de leur communauté.

Plus aucun enfant autochtone arraché : pour en finir avec le colonialisme médical canadien, de Samir Hussein, constitue l'engagement de l'auteur, mais également celui de toutes les voix qui ont témoigné et contribué à l'ouvrage, la décolonisation et la justice sociale. Il nous invite à sortir de l'ignorance dans laquelle les gouvernements nous maintiennent. Il ne s'agit pas de dénoncer ou de prouver « le génocide made in Canada » (p. 217), mais de reconnaître que le racisme systémique anti-autochtone et le colonialisme qui s'étend dans d'autres sphères que la sphère médicale ont eu des *conséquences génocidaires* et des impacts tant sur le plan de la santé que sur la langue, la culture, l'identité, ou encore le rapport des Autochtones à la terre. Un tel ouvrage donne l'élan d'agir en vue d'un processus honnête et actif

de décolonisation qui peine encore à être mis en place au Canada, ce pays qui s'est construit et se développe encore sur le génocide qu'il a perpétré. Pour finir, je conclurai en empruntant les mots de l'auteur : « Certains trouveront que je vais trop loin, et d'autres trouveront que je ne vais pas assez loin. » (p. 30)

Catherine Hoffmann
Département de sciences juridiques
Université du Québec à Montréal



**Gens de l'île, gens du fleuve :
Hochelaga en Laurentie
iroquoienne au XVI^e siècle**

Roland Viau. Boréal, Montréal,
346 pages, 2021.

AL'INSTAR DE SON OPUS PRÉCÉDENT (Viau 2005), cette nouvelle parution de l'ethnohistorien Roland Viau constitue en quelque sorte un recueil d'essais portant sur le sort réservé aux habitants du village d'Hochelaga, en particulier, et aux Iroquoiens du Saint-Laurent en général, après leurs premiers contacts avec les Français dans la Plaine laurentienne au cours du XVI^e siècle. Le cœur de l'ouvrage s'articule autour des textes remaniés de trois grandes conférences présentées auprès du grand public en 2017 et 2018. Chacune de ces conférences comporte une thèse que l'auteur détaille et appuie par une analyse précise et approfondie des sources ethnohistoriques, fidèle à la marque de commerce de l'auteur.

Ces thèses sont précédées de trois chapitres introductifs qui visent à les situer dans leur contexte géographique, historique et culturel. Dans le premier, l'auteur dépeint l'environnement naturel dans lequel s'est déployée la chronique d'une dispersion tragique.

Les modes d'exploitation des ressources par les Iroquoiens y sont brièvement passés en revue, parmi d'autres sujets. Le deuxième chapitre s'intéresse aussi à la géographie, culturelle celle-là. L'auteur y présente en effet un portrait socioculturel des Iroquoiens du Saint-Laurent, en mettant l'accent sur leur organisation sociale et, plus accessoirement, politique. Le rôle des femmes et de la guerre y est notamment abordé, reprenant en cela les propos développés antérieurement par l'auteur dans ses deux remarquables synthèses portant sur ces deux sujets importants (Viau 1997 et 2000). En fait, certains verront dans ces longs chapitres la principale critique que l'on peut faire à cette parution : l'auteur y passe beaucoup de temps à reprendre des idées développées ailleurs et à mettre la table pour la présentation d'idées nouvelles qui viendront beaucoup plus tard dans l'ouvrage. Certes, les néophytes et, surtout, ceux et celles qui n'ont pas lu les précédents livres de Viau, y trouveront sans doute les éléments primaires nécessaires à la compréhension des thèses développées plus loin, mais d'autres y verront une certaine redondance.

Quoi qu'il en soit, le troisième chapitre de cette longue section introductive de l'ouvrage s'attarde pour sa part à décrire la physionomie du village d'Hochelaga, que visitera Jacques Cartier en coup de vent, le 3 octobre 1535. Lors des célébrations du 50^e anniversaire de la Société Recherches amérindiennes au Québec, à l'automne 2021, le réalisateur et animateur culturel innu André Dudemaine soulignait à juste titre que, dans les déclarations de reconnaissance territoriale autochtone émises en sol montréalais, on oublie systématiquement de mentionner ces Iroquoiens du Saint-Laurent. Il déplorait par la même occasion le regrettable empressement de Cartier à trouver la route des Indes, négligeant ainsi la plus élémentaire des politesses qui aurait consisté à demander à ses hôtes comment ils se nomment. L'aurait-il fait, nous

n'aurions pas eu à leur imposer plusieurs siècles plus tard cet ethnonyme assez bâtarde d'« Iroquoiens du Saint-Laurent », (*Laurentian Iroquois*) créé par l'archéologue Bruce Trigger (voir Trigger 1966). Mais, aussi importante soit-elle, c'est là une toute autre question qui nous fait digresser.

Nous voilà donc, 150 pages plus tard, prêts à découvrir les résultats des trois investigations minutieuses et passionnantes menées par l'auteur, en commençant par « une enquête sur une disparition », celle de ces Iroquoiens du Saint-Laurent bien sûr, « l'une des plus grandes énigmes de l'archéologie amérindienne » (p. 151). Y sont détaillées les trois principales hypothèses traditionnellement invoquées pour expliquer cette disparition (qui, en réalité, consiste davantage en une dispersion vers des voisins accueillants, comme en convient l'auteur) : les conflits armés, les changements climatiques associés au petit âge glaciaire qui s'amorce vers l'an 1350 de notre ère, et les épidémies de maladies apportées par les Européens et contre lesquelles les Autochtones n'avaient aucune immunité naturelle. S'inspirant des travaux de l'historien Jon Parmenter, Viau apporte ici une réflexion intéressante permettant de mieux comprendre comment et pourquoi les populations autochtones voisines, iroquoiennes surtout, ont pu aussi aisément accueillir des contingents parfois imposants d'Iroquoiens du Saint-Laurent en leur sein. En effet, ces derniers n'arrivaient pas les mains vides, mais avec tout un bagage de connaissances géographiques, linguistiques et culturelles précieuses à propos des nations autochtones et européennes établies dans la vallée du Saint-Laurent et ses alentours, riches en ressources, au moment où le commerce avec les premiers Européens prenait forme. Il y aurait donc eu plus qu'une simple hospitalité convenue envers une nation voisine.

Se fiant aux écrits des jésuites Jean de Brébeuf et Jérôme Lalemant, et faisant contrepoids à la thèse récente

voulant que les Hurons-Wendat auraient de tout temps occupé la vallée du Saint-Laurent, Viau suggère pour sa part que les Arendahronons et les Tahontaenrats, deux nations qui se joignirent plus tardivement à la confédération wendate, constitueraient en réalité des réfugiés de la Laurentie iroquoienne fuyant les attaques des Haudenosaunee. De la même manière, il explique que les ressemblances entre les poteries mohawks et iroquoiennes du Saint-Laurent ne signifient pas que les deux nations n'en formaient en réalité qu'une seule, mais plutôt que des échanges avaient lieu entre elles, plus simplement. Ces scénarios, à mon avis vraisemblables, viennent alimenter un débat de très grande importance, auquel je reviendrai.

Mais ni ces conflits armés, ni les aléas climatiques – ces derniers formant le cœur d'une « hypothèse hardie » faisant preuve de « déterminisme environnemental sans nuance » (p. 165) – ne suffisent à expliquer la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent et leur intégration au sein des nations autochtones voisines, selon Viau. D'après lui, l'hypothèse à retenir serait plutôt celle du choc microbien causé par des « microbes inédits », une explication développée dans les deux chapitres suivants. Viau nous y explique, chiffres à l'appui, que les expéditions de Cartier et de Roberval comportaient « une ménagerie d'animaux domestiques inconnus au Canada (chapons, coqs et poules, pigeons, canards, bœufs, porcs, moutons, chèvres et chevaux) » (p. 178), sans parler des rats, des chats et des chiens (p. 179), et que ces animaux auraient constitué les vecteurs de transmissions de maladies contagieuses. Il serait toutefois étonnant que toutes ces espèces aient pu se trouver dans les navires de Cartier et de Roberval, certaines n'ayant été introduites que bien plus tard dans ces contrées nouvelles. De plus, Cartier et Roberval ne mentionnent explicitement dans leurs écrits que le bœuf, le porc, les chèvres et le cheval, et les deux premières

espèces sont d'ailleurs les seules identifiées dans l'assemblage faunique du site archéologique Cartier-Roberval (Ostéothèque de Montréal 2009). Le reste du bestiaire énuméré par Viau est donc plus spéculatif. Il demeure que, selon lui, ces animaux domestiques auraient constitué le vivrier au sein duquel se seraient développés des virus inédits dans le Nouveau Monde – où ils auraient ainsi fait des ravages, peut-être de manière encore plus foudroyante qu'on ne le croyait jusqu'à maintenant, nous dit-il. Sans nier l'apport des épidémies pour expliquer la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent, un événement historique très certainement multifactoriel, je dois dire que la démonstration de l'auteur n'est pas ici pleinement convaincante. Ainsi, alors que l'auteur nous a toujours habitués à des démonstrations et interprétations solidement appuyées par les sources, qu'elles soient historiques, archéologiques ou autres, ici les propositions sont plus spéculatives et moins bien soutenues. Par exemple lorsqu'il explique que « [m]ême si aucun document historique ne fait état d'une épidémie survenue dans la vallée du Saint-Laurent durant le premier hivernement de Cartier, en 1535-1536, l'absence de sources de première main autorise-t-elle pour autant à conclure sans autre forme de procès que ce phénomène ne s'est pas bel et bien produit? » (p. 183)

Il y a au moins une autre raison de demeurer circonspect face à cette hypothèse – que cependant je ne peux, ni ne souhaite réfuter complètement. Si des épidémies dévastatrices ont réellement affecté les Iroquoiens laurentiens si dramatiquement, on peut alors se demander pourquoi les nations voisines n'ont pas été touchées, du moins pas autant. Sans répondre directement à cette objection, Viau semble laisser entendre que les populations algonquiennes, nomades et dispersées, n'avaient pas les densités démographiques nécessaires à la propagation des virus à grande échelle, contrairement aux Iroquoiens du Saint-Laurent

habitant des villages sédentaires et populeux, où régnait une certaine promiscuité plus propice à l'écllosion des épidémies. Viau indique bien que des infections auraient pu « déborder au-delà » de la vallée laurentienne (p. 222) mais sans plus. Or, pourquoi les autres nations iroquoiennes voisines, tout aussi sédentaires et populeuses sinon plus encore, auraient-elles été épargnées? Outre la proximité géographique, comme l'explique Viau lui-même, toutes ces nations étaient toujours, après tout, en contacts étroits, même en période d'hostilités. On doit certes être reconnaissants envers Viau d'avoir creusé cette question plus que beaucoup d'autres avant lui et de nous éveiller à la possibilité que les épidémies puissent avoir joué un rôle plus important qu'on ne le croit généralement pour expliquer la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent à la fin du xvi^e siècle. Il demeure que la démonstration de Viau n'incite pas à croire qu'il s'agit du seul ni même du principal facteur en cause, tant les conflits armés entre les nations autochtones, en grande partie provoqués par la nouvelle présence européenne et leurs marchandises convoitées, semblent toujours avoir joué un rôle plus fondamental encore, à mon avis.

Rappelant par ailleurs que le franciscain André Thévet aurait eu en sa possession les archives inédites de Jacques Cartier pendant trente ans (1557-1587) avant de les vendre à l'historien Richard Hakluyt, Viau évoque l'étonnante possibilité que les pages manquantes de la troisième et dernière relation de Cartier aient pu en être retirées par Thévet avant la vente. Ce dernier, selon Viau, aurait ainsi voulu camoufler le récit des tensions entre Français et Autochtones dans la vallée laurentienne, témoignage d'un échec français qu'il valait mieux ne pas trop répandre outre-Manche. Cette éventualité invite à investiguer les archives de Thévet conservées à la Bibliothèque nationale de France et qui pourraient contenir de précieux documents inédits relatifs à cette rencontre entre deux

mondes. Thévet aurait peut-être aussi eu en sa possession une carte dressée par Cartier et indiquant possiblement la localisation du village d'Hochelaga, dont il sera question plus loin. Mais ce qui importe ici davantage, c'est qu'une telle tension s'expliquerait, selon Viau, par les épidémies létales dont les Iroquoiens auraient évidemment tenu les Français responsables. Il fallait donc, d'après lui, que ces épidémies soient de très grande ampleur pour expliquer la dégradation des relations entre Français et Iroquoiens, au point de mener Cartier et Roberval à quitter le territoire et à abandonner le projet colonial.

La deuxième des trois grandes thèses que défend Viau dans son livre est nettement plus convaincante, et aussi passionnante qu'intrigante. Elle concerne les « Yroquet », ethnonyme aux étranges consonances iroquoiennes pour désigner une nation algonquienne de la vallée de l'Outaouais. Les Hurons-Wendat les nommaient pour leur part Onontchataronons, qui signifierait « Habitants de la Montagne », en référence au mont Royal selon Viau. Ce dernier dissèque aussi trois mentions distinctes des jésuites Barthélemy Vimont et Jérôme Lalement, rappelant toutes trois que les ancêtres des Onontchataronons cultivaient autrefois les sols autour du mont Royal. La conclusion de Viau est claire et nette : les Onontchataronons formaient une société hybride ayant accueilli un fort contingent d'Iroquoiens du Saint-Laurent, après leur dispersion de la vallée laurentienne. Les Relations des Jésuites rapportent d'ailleurs que certains Kichesipirinis et Weskarinis auraient eux aussi jadis habité l'île de Montréal, et la présence d'artefacts aux styles typiques des Iroquoiens du Saint-Laurent dans la région appuient également cette hypothèse. Par conséquent, il devient manifeste que les Anishinaabeg (Algonquins) étaient en meilleure posture que toute autre nation autochtone pour revendiquer la région de Montréal comme territoire ancestral, selon Viau – une

hypothèse qui ne manquera pas d'alimenter le débat récurrent, et combien sensible, à ce sujet. L'auteur a raison d'espérer que de futures recherches archéologiques en Outaouais permettront sans doute d'éclairer cette question, et une initiative en ce sens est d'ailleurs déjà en cours d'élaboration. Je ne suis pas aussi optimiste que lui, cependant, concernant les données génétiques tirées d'ossements humains provenant de sites archéologiques, car elles ne permettent que très rarement d'y reconnaître des identités ethniques ou culturelles précises, malheureusement.

Enfin, la troisième thèse au cœur de cet ouvrage stipule, sur la base de données géographiques, historiques, toponymiques et archéologiques, que le fameux village d'Hochelaga ne se situait ni au sud, ni au nord du mont Royal, comme le voudraient les deux hypothèses dominantes, mais à l'ouest ou, plus précisément, au sud-ouest, c'est-à-dire dans le secteur de Westmount et du chemin de la Côte-des-Neiges. Cette hypothèse peut sembler tout aussi plausible que les deux précédentes, mais en attendant que l'une ou l'autre soit confirmée, celle de Viau ne manquera pas raviver cet autre débat.

On peut bien sûr adhérer ou non aux thèses de Viau, ou encore y souscrire en partie, comme c'est mon cas. Mais à mon avis, nous devons lui être redevables de fournir de nouveaux éléments de réflexion sur des sujets hautement débattus et dont la présentation détaillée et raisonnée témoigne à nouveau de son érudition. De même, je ne peux que souscrire à la conclusion générale de l'ouvrage, qui se veut un plaidoyer pour la réconciliation par le biais de recherches qui devront être plus inclusives envers les populations autochtones et leurs savoirs, incluant la tradition orale, citant en cela le Projet Tiohtià:ke auquel il a contribué et qui devrait prochainement connaître une nouvelle phase en lien avec les perspectives proposées par l'auteur. C'est sans compter la plume élégante

qui caractérise aussi les écrits de Roland Viau et que j'ai été heureux de retrouver ici.

En somme, la lecture de cet ouvrage est hautement recommandée à quiconque s'intéresse à l'histoire de la Laurentie iroquoienne. Il s'agira du dernier opus de Viau sur le sujet, selon une confiance récente de l'auteur, qui souhaite lui aussi poser désormais son regard sur l'univers algonquien. Roland Viau poursuivra donc une retraite active, et nous pouvons espérer de nouvelles contributions de sa part, fort heureusement.

Christian Gates St-Pierre
Département d'anthropologie,
Université de Montréal

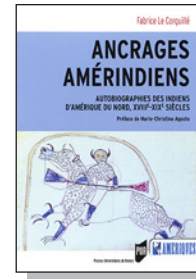
Références

- Ostéothèque de Montréal. 2009. *Analyse zooarchéologique des restes osseux du site Fort Cartier-Roberval (CeEu-4), Cap-Rouge (Québec)*. Rapport inédit soumis à la Commission de la capitale nationale du Québec.
- Trigger, Bruce. 1966. « Who Were the "Laurentian Iroquois"? ». *Canadian Review of Sociology* 3(4) : 201-213.
- Viau, Roland. 1997. *Enfants du néant et mangeurs d'âme : Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*. Montréal : Boréal.
- . 2000. *Femmes de personne : sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal : Boréal.
- . 2005. *Amerindia : essais d'ethnohistoire autochtone*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Erratum dans RAQ 50(2)

À la page 74, à la 3^e ligne du haut de la colonne de gauche, la phrase devrait se lire comme suit : « Les Natchez, de leur propre nom taholocéle, « Peuple du Midi »⁴, s'attachent à chaque instant à maîtriser la lumière du Soleil ».

À la page 87 de la version papier, la deuxième partie de la note 4 devrait se lire comme suit : « Selon le linguiste Geoffrey Kimball (comm. pers. juin 2020), il pourrait signifier taholocéle "Peuple du Midi", de tah-"peuple", et ʔolocéle "midi" ».



Ancrages Amérindiens : autobiographies des Indiens d'Amérique du Nord, xviii^e-xix^e siècles

Fabrice Le Corguillé. Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2021, 271 p.

AMI-CHEMIN ENTRE l'étude linguistique et l'analyse historique, Fabrice Le Corguillé analyse dans son ouvrage plusieurs autobiographies rédigées par des autochtones aux États-Unis entre la fin du xviii^e siècle et le xix^e. Structuré en trois sections, le livre s'articule autour de grandes étapes : se présenter, se raconter et se recomposer. Il s'agit en fait d'analyser l'usage et la perception de chacun de ces écrits au fil du temps en se concentrant sur la terminologie et l'étude des images et du vocabulaire qui sont la marque de fabrique des textes. L'auteur se concentre principalement sur cinq auteurs amérindiens (Samson Occom, qui a publié en 1765 et en 1768 ; William Apess, de 1829 à 1837 ; Sarah Winnemucca Hopkins, 1883 ; Andrew Jackson Blackbird, 1887 ; Francis La Flesche, 1900), qu'il compare entre eux à la lumière d'un corpus secondaire d'une vingtaine d'autres écrivains autochtones. Le choix de son corpus principal lui permet de couvrir un long xix^e siècle pour y étudier les changements dans la façon d'écrire et de partager les informations de chacun des auteurs.

Dans sa première partie, Fabrice Le Corguillé se concentre sur l'écriture personnelle de chacun, qui révèle le besoin de ces auteurs de se raconter, c'est-à-dire d'apporter sur leur réalité un éclairage différent de celui que les Blancs pouvaient donner dans leurs propres récits. On comprend l'importance de l'usage du « je » dans ces autobiographies, qui prend une valeur quasi